

3

RACINE ET CAVOIS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS;

PAR M. ÉTIENNE, *K*

MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français, par les Comédiens ordinaires de S. M. L'EMPEREUR, le 26 avril 1815.

~~~~~  
PRIX : 1 fr. 80 cent.  
~~~~~

PARIS,

Chez { LE NORMANT, Imprimeur-Libraire, rue de Seine, n° 8 ;
BARBA, Libraire, derrière le Théâtre Français.

1815.

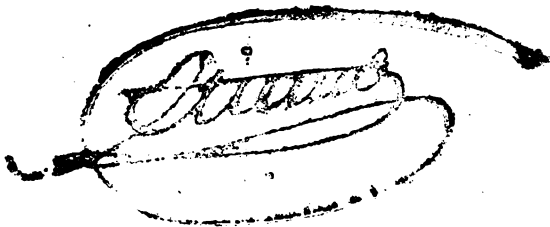
PERSONNAGES.

ACTEURS.

RACINE.	DAMAS.
CAVOIS , grand maréchal-des-logis de Louis XIV	FLEURY.
CLARENCOUR , mousquetaire et neveu de Cavois.	MICHELOT.
	M^{lles}
M^{me} DE SIVRY , amie de Racine et de Cavois	LEVERD.
JULIE , sa nièce.	R. DUPUIS.



La scène se passe à Marly, chez Madame de Sivry.



RACINE ET CAVOIS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

RACINE, M^{me} DE SIVRY, JULIE.

M^{me} DE SIVRY.

AH, que je vous sais gré de venir nous surprendre!
Depuis plus de deux mois vous vous faites attendre,
Et vous avez trompé si long-temps notre espoir
Que nous renoncions presque au plaisir de vous voir.

JULIE.

Ma tante se plaignoit, et moi j'étois chagrine ;
Nous nous disions souvent : Que fait Monsieur Racine ?
Il nous oublie.

RACINE.

O ciel! pouvez-vous le penser!
Mesdames, ce soupçon est fait pour m'offenser :
Oublier une amie aussi tendre, aussi bonne!

M^{me} DE SIVRY.

Vous voilà : c'est assez pour que l'on vous pardonne.

I

RACINE ET CAVOIS;

RACINE.

Moins qu'un autre, à coup sûr, je dois vous négliger;
Quand on a peu d'amis il faut les ménager.

M^{me} DE SIVRY.

Ah! pour votre bonheur soyez donc moins sensible!

JULIE.

Vous avez peu d'amis! cela n'est pas possible:
Pour vous, Monsieur, le cœur est d'abord prévenu;
Chacun doit vous aimer, car chacun vous a lu.

RACINE.

Hélas!

JULIE.

N'aime-t-on pas tous ceux que l'on admire?
Mais cette question, je crois, vous fait sourire.

RACINE.

Certes, je n'ai rien fait qui doive être admiré;
Mais j'aurois plus d'amis si j'étois ignoré.

JULIE.

Eh bien, à ce discours je ne puis rien comprendre.

RACINE.

Ce n'est pas à seize ans que vous devez l'entendre.

M^{me} DE SIVRY.

Croyez-vous à Marly faire quelque séjour?

RACINE.

Mais je compte y rester tant qu'y sera la cour.

Et si j'ai différé si long-temps ce voyage,
C'est que je m'occupois de revoir un ouvrage
Auquel je tiens beaucoup.

M^{me} DE SIVRY.

Un ouvrage nouveau?

RACINE.

Oui, Madame.

M^{me} DE SIVRY.

Tant mieux.

JULIE.

Ah! qu'il doit être beau!

M^{me} DE SIVRY.

Eh bien, vous m'enchantez! J'étois mal informée:
Savez-vous, mon ami, qu'on m'avoit alarmée;
On disoit qu'effrayé des cris de vos censeurs,
Vous faisiez pour toujours vos adieux aux Neuf Sœurs,
Qu'à vos yeux le théâtre avoit perdu ses charmes,
Et que toujours vainqueur vous déposiez les armes.

RACINE.

Mais on vous a dit vrai: ce n'est point une erreur,
J'ai pris pour le théâtre une invincible horreur;
Je suis las des méchans, je suis las du scandale,
Et libre désormais je brave la cabale.

M^{me} DE SIVRY.

Quoi, Monsieur!....

RACINE.

Vous feriez des efforts superflus:

I.

RACINE ET CAVOIS;

Si vous m'aimez un peu vous n'en parlerez plus ;
Ce seroit m'affliger qu'insister davantage.

M^{me} DE SIVRY.

Je m'en garderai bien. Mais quel est donc l'ouvrage
Dont vous venez, Monsieur, de parler à l'instant ?

RACINE.

C'est, je puis vous le dire, un travail important :
Des malheurs de l'Etat mon âme est oppressée,
Les affaires du temps absorbent ma pensée.
Sur ces graves objets j'ai long-temps médité,
Et j'ose dire au Roi l'austère vérité.

M^{me} DE SIVRY.

Voilà certainement une grande entreprise.

RACINE.

Il doit me savoir gré de ma noble franchise.
Je cherche le moyen d'arriver jusqu'à lui ;
Pour me faire écouter j'ai besoin d'un appui :
La douce flatterie aisément s'insinue,
Mais il faut un soutien à la vérité nue.
Vous connoissez, dit-on, le marquis de Cavois ?

M^{me} DE SIVRY.

Oui, l'on vous a dit vrai, tous les jours je le vois.

RACINE.

Fort bien.

M^{me} DE SIVRY.

Notre amitié, je puis bien vous l'apprendre,
Se resserre aujourd'hui par un lien plus tendre :

Cavois a pour neveu le jeune Clarencour,
 Que l'on craint à l'armée, et qu'on aime à la cour;
 Il réunit talens, valeur, grâces, jeunesse.

RACINE.

J'entends; c'est à la cour que l'a vu votre nièce.

M^{me} DE SIVRY.

Vous avez deviné; mais ce n'est pas de moi
 Que dépend leur bonheur.

RACINE.

Eh! de qui donc?

M^{me} DE SIVRY.

Du Roi.

Je crois vous l'avoir dit, ma nièce est orpheline,
 Et ne possède rien que sa noble origine;
 Son père, jeune encor, mourut au champ d'honneur,
 Et le Roi, qui perdoit un brave serviteur,
 Répandit des bienfaits sur toute sa famille;
 Il fit plus, il promit de marier sa fille:
 Ainsi du Roi lui-même il faut avoir l'aveu.
 Cavois doit aujourd'hui parler pour son neveu.

RACINE.

C'est, à ce qu'il me semble, une affaire certaine.

JULIE.

Le croyez-vous, Monsieur?

RACINE.

Ne soyez point en peine;
 Le Roi peut-il former des nœuds mieux assortis?

Il comblera vos vœux , je vous le garantis.
 Le marquis fut toujours dans la faveur intime ;
 C'est un homme de bien , que tout le monde estime :
 Faites le moi connoître.

M^{me} DE SIVRY.

Eh, mais avec plaisir.
 Il m'a souvent lui-même exprimé ce désir :
 Son admiration pour vous est sans pareille ;
 Vous êtes, selon lui, préférable à Corneille.

RACINE.

Voilà les gens de cour, ils ont tous le travers
 De ne nous croire bons qu'à composer des vers.
 Ne le savent-ils point, l'auteur vraiment tragique
 Doit être bon poëte et profond politique.
 Quand on a fait parler Agrippine, Acomat,
 On peut, je crois, s'entendre aux affaires d'Etat.

JULIE.

Ah! voici Clarencour.

RACINE.

Pardon, je me retire.

M^{me} DE SIVRY.

Nous verrons votre plan?

RACINE.

Oui, je vais le relire.

M^{me} DE SIVRY.

Encor.

RACINE.

Pour mes écrits j'en fais toujours autant.
 Plus je les examine, et moins j'en suis content.

Se peut-il ?

JULIE.

RACINE.

Pour soi-même il faut être sévère :
Quand un auteur fait bien, il peut toujours mieux faire.
N'oubliez pas surtout de parler au marquis.

M^{me} DE SIVRY.

Oui, je veux qu'avant peu vous deveniez amis.

SCÈNE II.

M^{me} DE SIVRY, JULIE, CLARENCOUR.

CLARENCOUR.

Je me suis échappé pour vous rendre visite,
Je n'ai qu'une minute, et je répars bien vite.

JULIE.

Déjà ?

CLARENCOUR.

Je suis de garde au château.

M^{me} DE SIVRY.

Dites-moi ;
Votre oncle, ce matin, devoit parler au Roi ?

CLARENCOUR.

Je ne sais s'il l'a vu, mais j'ai peu d'espérance ;
J'ai beau l'interroger, il garde le silence :
Son air triste, inquiet, m'a vraiment affligé ;
Vous n'imaginez pas combien il est changé.

8

RACINE ET CAVOIS,

On ne reconnoît plus cette humeur agreable,
Cette heureuse gaité, ce naturel aimable.
D'une peine secrette il paroît occupé ;
Il a quelque chagrin, ou je suis bien trompé.

M^{me} DE SIVRY.

Comment ! Vous me causez une surprise extrême.

JULIE.

C'est très-inquiétant.

M^{me} DE SIVRY.

Mais le voici lui-même :
Il faudra qu'en dépit de sa mauvaise humeur,
Il dise franchement ce qu'il a sur le cœur.

SCÈNE III.

**CAVOIS, M^{me} DE SIVRY, CLARENCOUR,
JULIE.**

M^{me} DE SIVRY.

EH bien, mon cher marquis, vous vous faites attendre ;
Nos jeunes gens et moi nous brûlons tous d'apprendre
Ce que vous avez fait. Avez-vous vu le Roi ?

CAVOIS.

Hélas ! pour lui parler ne comptez plus sur moi ;
Il suffit qu'à la cour je demande une chose
Pour ne pas l'obtenir.

JULIE.

O ciel !

M^{me} DE SIVRY.

Quelle est la cause
D'un pareil changement ? Vous, ancien favori !
Vous que le Roi toujours a tendrement chéri !

CAVOIS.

Madame, de sang-froid j'ai peine à vous entendre.

M^{me} DE SIVRY.

Eh ! pourquoi, s'il vous plaît ?

CAVOIS.

Je vais bien vous surprendre ;
Jamais je n'en reçus le plus léger bienfait :
Je vous dirai bien plus, je suis sûr qu'il me hait.

M^{me} DE SIVRY.

Allons donc !

CAVOIS.

Il n'a pas un sujet plus fidèle,
Et j'ai passé ma vie à lui prouver mon zèle :
Je le sers à la cour, je le suis au combat,
Et malgré tous ses torts, je l'aime encor, l'ingrat !

M^{me} DE SIVRY.

Alors je me trompois avec toute la France
Qui vous croit en crédit.

CAVOIS.

Oh ! d'après l'apparence,
J'en conviens avec vous, chacun doit le penser :
De moi je sais fort bien qu'il ne peut se passer.
Ses manières, par fois, sont douces, séduisantes,

Il m'adresse toujours des paroles charmantes ;
 Et même , déposant l'austère majesté ,
 Il sourit avec grâce , et cause avec bonté .
 Oui , souvent à m'entendre il semble se complaire ,
 A tous les courtisans on voit qu'il me préfère ;
 Mais aussi voilà tout . S'il accorde un emploi ,
 Un ordre , une faveur , ce n'est jamais pour moi .
 Si je parois chagrin , il a l'air de me plaindre :
 Je me fâche , il sourit ; il faut bien me contraindre .
 « Ne vous désolez pas , allons , mon cher Cavois ,
 Ce sera sûrement pour la première fois . »
 J'attends . Il nomme encor . Point de Cavois . J'insiste ,
 Et ne vois pas mon nom figurer sur la liste .
 Ce matin , il a fait dix nouveaux cordons bleus ;
 J'accours , je ne suis point au nombre des heureux .
 Enfin je n'y tiens plus , je bannis tout scrupule ,
 J'ai joué trop long-temps un rôle ridicule ;
 Je ne ménage rien , dussé-je l'offenser ,
 Je viens d'écrire au Roi ma façon de penser .

CLARENCOUR.

Quoi ! mon oncle

CAVOIS.

Il est temps que tout cela finisse .
 Près de lui justement vous êtes de service ,
 Chargez-vous de ma lettre .

M^{me} DE SIVRY.

Ah ! n'ayez pas d'humeur ;
 Vous connoissez du Roi l'inflexible rigueur :
 Mon ami , prenez garde ; il est bon , mais sévère .

ACTE I, SCÈNE IV.

21

CAVOIS.

Eh ! je crains sa bonté bien plus que sa colère.
Nous étions à merveille, et je n'obtenois rien,
Sans doute, s'il se fâche, il me fera du bien.
Partez donc.

CLARENCOUR.

J'obéis, mais j'ai peu d'espérance.
(*Il sort.*)

JULIE.

Il va porter lui-même.... Ah, Dieu, quelle imprudence!

M^{me} DE SIVRY.

Mon enfant, laissez-nous, je m'en vais lui parler.

JULIE, *sortant.*

Ah! la maudite lettre, elle me fait trembler!

SCÈNE IV.

M^{me} DE SIVRY, CAVOIS.

M^{me} DE SIVRY.

CECI, je le présume, est un pur badinage,
Un semblable dépit n'est pas d'un homme sage.

CAVOIS.

A ce que je vous dis il faut ajouter foi.
Sitôt que leur hymen sera signé du Roi,
Je veux me retirer dans quelque solitude,
Et m'y livrer en paix à mon goût pour l'étude.

Les lettres, les beaux arts charmeront mon séjour,
 Car je n'étois pas né pour habiter la cour.
 J'ai l'esprit libre et fier, j'aime l'indépendance,
 Et ne sais point changer avec la circonstance.
 Toujours la poésie eut pour moi des attraits,
 Je l'aurois cultivée avec un grand succès.
 Oh ! comme je vais être heureux dans ma retraite !

M^{me} DE SIVRY.

Quoi ! vous avez reçu l'influence secrète ?

CAVOIS.

Oui.

M^{me} DE SIVRY.

Vous ferez des vers ?

CAVOIS.

Pourquoi pas, s'il vous plaît ?
 Sans doute j'en ferai, car j'en ai déjà fait.
 En voici quelques uns du genre satirique.

M^{me} DE SIVRY, *parcourant les vers que Cavois lui présente.*

« Le néant des grandeurs. » C'est bien philosophique.

CAVOIS.

Oh ! c'est très-vigoureux. Lisez-les à loisir ;
 Je crois, sans me flatter, qu'ils vous feront plaisir.

M^{me} DE SIVRY.

De ce goût pour les vers quelle est donc l'origine ?

CAVOIS.

Madame, je l'ai pris aux pièces de Racine.

M^{me} DE SIVRY.

Racine! dites-vous. Ah! mon Dieu, justement
Il est chez moi.

CAVOIS.

Chez vous, se peut-il?

M^{me} DE SIVRY.

Oui, vraiment.

CAVOIS.

La rencontre est heureuse, et je m'en félicite.
Je veux voir un auteur d'un si rare mérite.
Comme je vais goûter ses doctes entretiens!
Je lui lirai mes vers, j'applaudirai les siens.
Quel plaisir, quel bonheur de trouver dans un homme
Les trésors réunis de la Grèce et de Rome!
D'être un jour son ami j'avois conçu l'espoir.

M^{me} DE SIVRY.

Mais il sera lui-même enchanté de vous voir,
Il me l'a témoigné.

CAVOIS.

C'est de la sympathie.

Oh! que notre union sera bien assortie!
Cependant, je le gage, il n'a pas de soupçon
Que je sois en secret favori d'Apollon.

M^{me} DE SIVRY.

Ah! je crois en effet qu'il ne s'en doute guère.

CAVOIS.

Je ne suis à ses yeux qu'un courtisan vulgaire.

M^{me} DE SIVRY.

Mais il vient.

CAVOIS.

Voulez-vous me présenter à lui ?

SCÈNE V.

M^{me} DE SIVRY, CAVOIS, RACINE.M^{me} DE SIVRY, à Racine.

C'EST Monsieur de Cavois. Vous m'avez aujourd'hui
 Témoigné le désir de vous trouver ensemble.
 Je rends grâce au hasard qui chez moi vous rassemble,
 Car de vous voir Monsieur n'étoit pas moins jaloux.
 Il vouloit dès long temps se lier avec vous :
 Vous voilà réunis enfin, j'en suis charmée.

CAVOIS.

Je connois de Monsieur la juste renommée.
 Je l'ai relu dix fois, et je le sais par cœur.
 J'ai donc voulu voir l'homme, et non juger l'auteur.
 Oui, Monsieur, en lisant vos ouvrages sublimes
 J'ai toujours désiré que des liens intimes
 Pussent me rapprocher de ce grand écrivain
 Qui soumet tous les cœurs à son talent divin.
 Souvent je me disois : d'une âme noble et belle
 Ces vers harmonieux sont le miroir fidèle.
 Ah ! qu'il faut dans le cœur de vertueux penchans
 Pour peindre des tableaux si purs et si touchans.
 Comme l'auteur sait bien faire couler nos larmes,

Que la tendre pitié sous sa plume a de charmes,
 Il n'est ni délicat, ni sensible à demi,
 Et je serois heureux d'être un jour son ami.

RACINE.

Des éloges pareils sont faits pour me confondre,
 Et je ne sais, Monsieur, comment j'y puis répondre.
 On le voit aisément, vous vivez à la cour
 Où la grâce et l'esprit ont fixé leur séjour.
 Vous nous en retracez l'exquise politesse,
 Et cet art de louer avec délicatesse ;
 Mais jugez mieux de moi. J'attache moins de prix
 Que vous ne le pensez à mes faibles écrits.
 Quand vous me connoîtrez, Monsieur, à votre estime
 J'obtiendrai, je l'espère, un droit plus légitime.
 Que je bénis mon sort, et qu'il me sera doux
 De pouvoir cultiver un homme tel que vous,
 De tous les courtisans, rare et parfait modèle,
 Dans la haute fortune à l'amitié fidèle,
 Simple au milieu du faste, esclave de l'honneur,
 Et favori du Roi, sans en être flatteur.

CAVOIS.

Monsieur, je vous assure....

M^{me} DE SIVRY.

Ecoutez, il me semble
 Que je ferai fort bien de vous laisser ensemble.

CAVOIS.

Madame, demeurez.

M^{me} DE SIVRY.

Non, je ne veux en rien.

Nuire à la liberté d'un si doux entretien.
 Allons, ouvrez vos cœurs sans contrainte, sans gêne,
 Livrez vous au penchant qui tous deux vous entraîne ;
 Je reviendrai bientôt.

SCÈNE VI.

RACINE, CAVOIS.

CAVOIS.

AH ! que je lui sais gré
 Du bonheur imprévu qu'elle m'a procuré !
 Oui, Monsieur, du bonheur ! je ne saurois le taire.
 J'avois depuis long-temps besoin de me distraire ;
 Car la cour est d'un triste, on y meurt.

RACINE.

Oui, je croi
 Qu'on est fort inquiet des affaires du Roi.
 Du peuple dès long-temps vous savez les souffrances ;
 Nous n'avons plus Colbert pour gérer les finances,
 Et la guerre pourroit...

CAVOIS.

Monsieur, n'en parlons pas.
 Laissons la politique et ses tristes débats,
 Les Muses n'aiment point le tumulte des armes,
 Et, si vous m'en croyez, goûtons en paix leurs charmes.
 Ah ! faites moi jouir de leurs divins accords,
 Du Permesse avec vous je veux suivre les bords.

RACINE.

Ce seroit abuser de votre complaisance :
Vous ne parlez ainsi que par condescendance.

CAVOIS.

Comment? Que dites-vous?

RACINE.

Sans doute, je le voi,
Vous voulez, par bonté, descendre jusqu'à moi.

CAVOIS.

Dites donc m'élever, Monsieur, je vous en prie.

RACINE.

De grâce...

CAVOIS.

C'est justice et non pas flatterie.
Plus le siècle est illustre et plus vous êtes grand ;
Et qui peut avant vous tenir le premier rang?
Avant vous dont la plume élégante et sévère
Reproduit les beautés de Virgile et d'Homère?

RACINE.

Ah! trêve, s'il vous plaît, à ces discours flatteurs ;
Distinguez-moi, Monsieur, du commun des auteurs,
Qui toujours occupés de leurs vers, de leur prose,
Ne sont pas en état de parler d'autre chose.
Ne pouvons-nous causer d'objets plus sérieux?

CAVOIS.

Je ne suis, je te vois, qu'un profane à vos yeux ;
Mais je sais bien juger les ouvrages des autres ;
Ne vous étonnez pas si j'aime tant les vôtres.

RACINE.

Vous êtes trop poli. Mais changeons d'entretien.

CAVOIS.

Vous êtes trop modeste; et quand on fait si bien.....

RACINE.

Ah! c'est jusqu'à l'excès porter la courtoisie;
 Au nom du ciel, Monsieur, laissons la poésie.
 Le bel-esprit, les vers, le théâtre surtout,
 Sont pour moi, dès long-temps, un objet de dégoût,
 Et si j'en fus d'abord épris dans ma jeunesse,
 Je ne puis y songer sans un peu de tristesse;
 Mon cœur a bien souffert des torts de mon esprit,
 Et je voudrois, Monsieur, n'avoir jamais écrit.

CAVOIS.

Est-ce vous qui parlez? Non, je ne puis le croire;
 Quoi! vous foulez aux pieds vos succès, votre gloire!
 Ah! si votre destin vous semble rigoureux,
 Qui peut donc ici-bas se flatter d'être heureux?

RACINE.

Heureux! Ah! c'en est trop, je ne puis me contraindre:
 Sachez donc qu'il n'est pas un homme plus à plaindre;
 Que des chagrins cuisans ont abreuvé mon cœur,
 Que j'ai passé des jours en proie à la douleur,
 Et qu'enfin, par quinze ans d'amertume et de peine,
 Il m'a fallu payer une gloire incertaine;
 Apprenez, en un mot, quels furent mes succès,
 Des triomphes d'un jour et d'éternels regrets.
 Mais la chute de Phèdre est encore récente :

Avez-vous oublié cette ligue indécente
Que l'on vit éclater au milieu de Paris?
Eh! qui la fomentoit? la fleur des beaux-esprits,
Des femmes à la mode, et, pour dernier scandale,
Des seigneurs travestis en des chefs de cabale.
Ma Phèdre est pour jamais vouée à l'abandon,
Et pour qui, juste ciel! c'est pour monsieur Pradon:
Monsieur Pradon! Toujours j'en rougis quand j'y pense;
Le choix d'un tel rival est encore une offense.
Car le plus grand fléau des hommes à talens,
C'est ce ramas d'auteurs, nuit et jour cabalans,
Qui pensent remplacer la verve par l'audace,
Et qu'on voit infester les abords du Parnasse:
Impuissans à produire, ardens à déchirer,
Contre tous les succès ils semblent conspirer.
Hélas! ils ont long-temps empoisonné ma vie.
A quels affreux excès ne conduit pas l'envie!
Vous n'imaginerez jamais tout le venin
Que renferme le cœur d'un mauvais écrivain;
S'il insulte il se cache, et s'il flatte il se nomme:
Qui dit méchant auteur dit presque méchant homme.

CAVOIS.

Eh! laissez s'agiter la tourbe des rimeurs,
Et méprisez, Monsieur, d'impuissantes clameurs;
Le public éclairé vous admire et vous venge:
Croyez-vous qu'il existe un bonheur sans mélange?
Le sort d'un écrivain seroit aussi trop doux
S'il étoit seul exempt de peine et de dégoûts.
De tous vos ennemis on perdra la mémoire,
C'est au creuset du temps que s'épure la gloire;
La vôtre ira sans tache à la postérité.

Allons, animez-vous d'une noble fierté,
 Reprenez vos pinceaux; soutien de Melpomène,
 De chefs d'œuvre nouveaux ornez encor la scène :
 Dans la vigueur de l'âge arrêter vos travaux,
 Goûter avant le temps un indigne repos !
 Non, de tous vos loisirs vous êtes responsable,
 Et les perdre, Monsieur, c'est vous rendre coupable.

RACINE.

Ils ne sont point perdus, j'en fais un digne emploi,
 Je les consacre tous à la France, à mon Roi.
 L'intérêt de l'Etat, voilà mon seul mobile :
 A mon pays, Monsieur, je brûle d'être utile,
 Et, jusqu'au pied du trône arrivant sans détour,
 J'introduis avec moi la franchise à la cour.

CAVOIS.

Qu'entends-je ! des méchans ont troublé votre vie,
 Et, pour vous garantir du démon de l'envie,
 Vous venez à la cour ! O ciel ! y pensez-vous ?
 Croyez-vous, par hasard, qu'on n'y soit pas jaloux ?
 Rarement on y voit le mérite à sa place ;
 La cour a ses Pradons ainsi que le Parnasse :
 Ceux-là sont à la fois envieux et flatteurs ;
 Les courtisans, Monsieur, valent bien les auteurs :
 Tout, pour marcher au but, leur semble légitime.
 Reconnoissez en moi leur dupe et leur victime.
 Vous n'imaginez pas ce qu'ils m'ont fait souffrir,
 Quels affronts, quels dégoûts il m'a fallu subir.
 Evitez de leurs traits la dangereuse atteinte,
 Et ne vous perdez pas dans un tel labyrinthe.

RACINE.

C'est un autre théâtre où je veux m'essayer :

Ces intrigues n'ont rien qui puisse m'effrayer,
 Et je suis étonné, je ne saurois le taire,
 Qu'avec votre mérite et votre caractère,
 Vous ne méprisiez point ces esclaves titrés,
 De tout ce qui s'élève ennemis déclarés.
 Sachez fouler aux pieds ces brigues misérables,
 Du tumulte des cours malheurs inséparables;
 Et, s'il en faut souffrir, peut on, dites-le moi,
 Trop payer le bonheur de parler à son Roi;
 De pouvoir, en passant, lui dire avec franchise
 D'utiles vérités qu'un flatteur lui déguise;
 D'être des malheureux le soutien et l'appui,
 De faire parvenir leurs plaintes jusqu'à lui:
 Voilà, je l'avouerai, ma plus douce espérance.
 J'ai vu tous les fléaux qui pèsent sur la France;
 Les misères du peuple ont attristé mon cœur,
 Et je n'ai plus dès lors songé qu'à son bonheur.
 C'est là le but constant de toutes mes pensées;
 Dans cet écrit, Monsieur, vous les verrez tracées.
 Sa Majesté pour vous a beaucoup d'amitié....

GAYOIS.

Détrompez-vous, Monsieur, je suis disgracié.

RACINE.

Disgracié ! Qui, vous ?

GAYOIS.

Oui, je le suis, vous dis-je.

RACINE.

Quel malheur !

GAYOIS.

Point du tout : loin que cela m'afflige,

Je suis , je vous le jure , au comble de mes vœux ,
 Et je brise des fers qui vous rendroient heureux .
 Je quitte pour toujours ce vaste champ d'intrigue ;
 La gêne me déplaît , et l'éclat me fatigue .

RACINE.

Mais , que deviendrez-vous ?

CAVOIS.

Je vais , loin des grandeurs ,
 Relire mon Horace , en cultivant mes fleurs .
 Je fais aussi des vers .

RACINE.

Vous ?

CAVOIS.

J'ai cette foiblesse .
 Je viens de terminer cette petite pièce ,
 Et je voudrois avoir votre avis . Le sujet
 Me semble assez heureux .

RACINE.

Ce n'est pas un sonnet ?

CAVOIS.

Non , c'est une satire .

RACINE.

Il faut faire un échange :

Lisez mon plan .

(Ils échangent leurs manuscrits .)

CAVOIS.

Fort bien ; point de fausse louange :
 Devenu courtisan , ne soyez pas flatteur .

RACINE.

Et vous, soyez plus franc que ne l'est un auteur.

CAVOIS.

Mes vers ne sont pas mal pourtant.

RACINE.

Moi, j'ose croire
Que vous serez, Monsieur, content de mon Mémoire.

SCÈNE VII.

RACINE, CAVOIS, M^{me} DE SIVRY, JULIE,
CLARENCOUR.

CLARENCOUR.

Ah, mon oncle!

JULIE.

Ah, Monsieur!

CAVOIS.

Eh bien!

CLARENCOUR.

Tout est perdu!

CAVOIS.

Qu'est-il donc arrivé?

M^{me} DE SIVRY.

Je l'avois bien prévu.

CAVOIS.

Parlez donc.

RACINE ET CAVOIS,

CLARENCOUR.

C'est pour nous une fâcheuse affaire.

CAVOIS.

En recevant ma lettre on s'est mis en colère,
N'est-il pas vrai?

CLARENCOUR.

Mon oncle...

CAVOIS.

Oh! j'en étois certain.

CLARENCOUR.

Le Roi l'a parcourue avec un froid dédain,
Puis il l'a déchirée, en se bornant à dire :
« Cavois est un enfant. » Honteux, je me retire ;
Mais ce que dit un Roi se répète à l'instant,
Et l'on entend partout : « Cavois est un enfant. »

CAVOIS.

Et je pourrois souffrir... Mais non, je lui rends grâce,
Car il m'eût ordonné de rester à ma place,
Que je serois parti.

M^{me} DE SIVRY.

Vous?

CAVOIS.

Je suis enchanté.

O jour cent fois heureux, j'ai donc ma liberté.
Je me rends à Paris.

RACINE.

Attendez, je vous prie.

CAVOIS.

Vous ne savez donc pas qu'on donne Iphigénie.
Plus on voit ce chef-d'œuvre, et plus il paroît beau ;
J'y veux être ce soir au lever du rideau.

RACINE.

Vous avez tout le temps de revoir cet ouvrage.
Ne vous éloignez pas dans un moment d'orage.
Exigez-vous du Roi qu'il vienne vous chercher ?
Vous feriez bien ce soir de paroître au coucher ;
J'y veux être avec vous.

M^{me} DE SIVRY.

Vous ne sauriez mieux faire.

CAVOIS.

Vous me croyez, Monsieur, bien peu de caractère.
C'en est fait, pour toujours j'abandonne ces lieux :
Je reviendrai demain vous faire mes adieux ;
J'ai des arrangemens qu'il faut que je termine.

RACINE.

Mais daignez réfléchir. . .

CAVOIS.

Adieu, monsieur Racine.
Montrez-vous à la cour, je n'en suis point jaloux.
Je suis bien sûr d'avoir plus de plaisir que vous.
Serviteur ; à demain.

SCÈNE VIII.

RACINE, M^{me} DE SIVRY, JULIE,
CLARENCOUR.

RACINE.

MA surprise est extrême!
C'est monsieur de Cavois ?

M^{me} DE SIVRY.

Sans doute, c'est lui-même.

RACINE.

Je ne puis revenir de tout ce qu'il m'a dit.
A-t-il depuis long temps ce travers dans l'esprit ?
Franchement, j'étois loin de l'en croire capable.

M^{me} DE SIVRY.

Je vous jure qu'hier il étoit raisonnable,
Et qu'il n'est devenu poëte qu'aujourd'hui.

RACINE.

Eh bien, si vous avez quelque amitié pour lui,
Tâchez de le guérir du mal qui le possède.

M^{me} DE SIVRY.

Je ferai mon possible.

RACINE.

Il faut que je vous aide :
Je ne puis sans regret voir un homme d'honneur
Sacrifier ainsi son repos, son bonheur.

CLARENCOUR.

Qui souffre plus que nous de ce travers bizarre?
Nous allons être unis, c'est lui qui nous sépare.

M^{me} DE SIVRY.

Je veux à votre hymen intéresser Louvois.

RACINE.

Comment? vous le voyez, Madame?

M^{me} DE SIVRY.

Quelquefois.

RACINE.

Donnez-lui mon Mémoire.

M^{me} DE SIVRY.

Eh quoi!..

RACINE.

Je vous en prie.

Voici l'original, j'ai donné la copie.

CLARENCOUR.

Vous parlerez pour nous?

M^{me} DE SIVRY.

Oui, je vous le promets,
Et j'ose, mes enfans, répondre du succès.
Je le verrai ce soir.

JULIE.

Cela me tranquillise.

RACINE ET CAVOIS,**M^{me} DE SIVRY, à Racine.****Il aura votre plan.****RACINE.****Croyez-vous qu'il le lise?****M^{me} DE SIVRY.****Sans doute. Je vais voir si je puis l'approcher.****RACINE.****Moi, je vous quitte aussi pour aller au coucher.****FIN DU PREMIER ACTE.****(La nuit pendant l'entr'acte.)**

ACTE DEUXIÈME.

(Jour.)

SCÈNE PREMIÈRE.

CLARENCOUR, JULIE.

CLARENCOUR.

JE ne puis supporter cette pénible attente.

JULIE.

Oui, je vous le répète, hier au soir, ma tante
N'a pas vu le ministre. Elle espère aujourd'hui
Pouvoir le rencontrer : elle est déjà chez lui.

CLARENCOUR.

Pouvions-nous pressentir le sort qui nous menace.
O fâcheux contre-temps ! Ô cruelle disgrâce !

JULIE.

Craignez-vous que le Roi vous refuse ma main ?

CLARENCOUR.

Oui, j'en ai peur, Julie, et c'est tout mon chagrin.
Il faut vous mériter, vous êtes jeune et belle.
J'ai souvent pour le Roi fait éclater mon zèle ;

Mais d'autres à ses yeux peuvent me surpasser,
Et ce sont eux d'abord qu'il doit récompenser.

JULIE.

Ah! qu'il faudroit alors plaindre ma destinée,
J'aîmerois mieux cent fois qu'il m'eût abandonnée.
N'est-ce donc point assez de mes premiers malheurs?
Dès ma plus tendre enfance il vit couler mes pleurs;
Mon père, jeune encor, périt à son service:
Pourroit-il exiger un autre sacrifice?
Mais ne nous livrons point à de vaines terreurs,
Soyez sûr qu'un bon Roi ne contraint point les cœurs.

CLARENCOUR.

Ah, Julie!

JULIE.

A ses yeux vous n'êtes point coupable.
Des fautes de votre oncle êtes-vous responsable?

CLARENCOUR.

Non, j'en conviens. Pourtant je suis peu rassuré.

SCÈNE II.

M^{me} DE SIVRY, JULIE, CLARENCOUR.

M^{me} DE SIVRY.

ENFIN , j'ai vu Louvois : rien n'est désespéré ;
Il m'a fort bien reçue.

JULIE.

Ah ! ma joie est extrême.

M^{me} DE SIVRY.

Il va parler au Roi.

CLARENCOUR.

Bientôt ?

M^{me} DE SIVRY.

Ce matin même ;
Mais il pourroit d'abord n'être pas écouté.
Le Roi contre votre oncle est vraiment irrité.

CLARENCOUR.

Je l'avois bien prévu.

JULIE.

C'est cependant terrible.

M^{me} DE SIVRY.

Louvois pour l'apaiser va faire l'impossible ;
Mais si Cavois s'éloigne , il ne répond de rien.

CLARENCOUR.

Ah ! de le retenir il faut trouver moyen.

M^{me} DE SIVRY.

Ne le contraignons pas, Clarencour, au contraire :
 Il croiroit en partant montrer du caractère.
 Entrons dans ses desseins, feignons de l'écouter,
 Et c'est peut-être alors lui qui voudra rester.

JULIE.

Ma tante, vous croyez....

M^{me} DE SIVRY.

Voilà comme nous sommes,
 C'est ainsi, mes enfans, qu'agissent tous les hommes.
 Le pas est délicat, laissez-moi vous guider.

JULIE.

Monsieur Racine a dit qu'il pourroit vous aider.

M^{me} DE SIVRY.

Je compte bien sur lui.

CLARENCOUR.

Qu'il me tarde d'apprendre
 Ce qu'aura fait Louvois !

M^{me} DE SIVRY.

Eh bien ! allez l'attendre.
 Il est en ce moment auprès du Roi.

CLARENCOUR.

J'y cours.
 A de nouveaux moyens avant d'avoir recours,
 Il faut savoir d'abord sa volonté suprême.

M^{me} DE SIVRY.

Allez chez le ministre, et voyez-le vous-même ;

Qu'enfin, pour réussir, rien ne soit oublié;
Faites parler l'amour, j'emploierai l'amitié.

SCÈNE III.

M^{me} DE SIVRY, JULIE.

JULIE.

D'UN peu de crainte encor j'ai peine à me défendre;
Si le marquis parloit. Vous avez dû l'entendre,
Il déteste la cour.

M^{me} DE SIVRY.

Il le croit, mon enfant.

Ah ! s'il ne l'aimait pas s'en plaindrait-il autant ?
Il a beau la quitter, son penchant l'y ramène.
On prend presque toujours le dépit pour la haine.
Que désiroit Cavois ? une faveur de plus.
Voilà que son orgueil est blessé d'un refus ;
Il se fâche, il s'emporte, il parle de retraite,
Et croit se bien venger en se faisant poète.
C'est ainsi que Racine imagine à son tour
Se venger de la ville en venant à la cour.
Croyez-en mon avis, il faut les laisser faire,
Chacun d'eux sans effort doit rentrer dans sa sphère.
Un auteur ancien nous l'a dit en un mot :
Chassez le naturel, il revient au galop.

SCÈNE IV.

M^{me} DE SIVRY, JULIE, CAVOIS.

CAVOIS.

J'ARRIVE. C'est fini, j'ai réglé mon voyage ;
 On emballe déjà meubles ; effets , bagages :
 Je fais tout enlever, et ce soir , Dieu merci,
 Je n'aurai rien, je crois, qui me retienne ici.

JULIE, *à part.*

O ciel !

CAVOIS.

Monsieur Racine y restera sans doute ;
 Nous allons, je le vois, nous croiser sur la route.
 S'il se fixe à la cour, tout va bien s'arranger,
 Ma maison est vacante, il y pourra loger.
 J'étois hier au soir à son Iphigénie ;
 Ah ! Mesdames, quels vers ! quelle œuvre de génie !
 C'est un mélange heureux de force et de douceur,
 Une grâce ineffable, un langage enchanteur :
 C'est parfait, c'est sublime, et j'en suis idolâtre ;
 Jamais rien de si beau n'illustra le théâtre.
 Quel dommage pourtant qu'un si grand écrivain
 Renonce de lui-même à ce talent divin.
 Eh ! pourquoi, s'il vous plaît ? Vous en êtes instruite,
 Pour être courtisan, et ramper à la suite.
 Celui qui de son art sut remporter le prix
 Dédaigne des succès pour quêter des mépris.
 Pouvez-vous concevoir un semblable vertige ?

M^{me} DE SIVRY.

Oui, c'est bien affligeant.

CAVOIS.

C'est un meurtre, vous dis-je.
Je ne puis, je l'avoue, y songer sans regret.

M^{me} DE SIVRY.

Hélas ! que voulez-vous, personne n'est parfait,
Et, s'il a ce travers, nous avons tous le nôtre ;
On fait bien une chose, on en veut faire une autre :
Rien n'est plus ordinaire.

CAVOIS.

On ne voit que cela,
Mais on n'est point, Madame, aveugle à ce point-là.
C'est un grand ridicule en effet qu'il se donne.
Il est même si grand qu'il n'échappe à personne :
Lui seul ne le voit pas.

M^{me} DE SIVRY.

C'est qu'il s'agit de lui ;
Il seroit clairvoyant pour les défauts d'autrui.

CAVOIS.

Oh ! je vous en répons. Ce qui me met en peine,
C'est qu'il m'est démontré que sa perte est certaine.
Croiriez-vous qu'il prétend réformer les abus ?
Que de gens ruinés s'il n'en existoit plus !
Ses projets, entre nous, sont de pures chimères ;
Est-ce en un jour d'ailleurs qu'on entend les affaires ?
Le moins qu'il ait à craindre est de déplaire au Roi.
Vous l'aimez ?

M^{me} DE SIVRY.

Ah! sans doute.

CAVOIS.

Unissez-vous à moi;
Parlons-lui fortement, si vous voulez m'en croire.
Faisons-lui bien sentir qu'il y va de sa gloire,
Du bonheur de ses jours, de sa tranquillité :
Je vous en prie, au nom de la postérité.

M^{me} DE SIVRY.

Oui, je vous le promets.

CAVOIS.

Ah! ma joie est extrême!

M^{me} DE SIVRY.

C'est que je m'intéresse à lui comme à vous-même.

CAVOIS.

Je ne partirai pas sans l'avoir converti.
Qu'il fasse comme moi, qu'il prenne son parti :
Il faut que je l'emmène. Oui, dans ma solitude,
Je saurai ranimer son amour pour l'étude.
A propos, de mes vers vous ne m'avez rien dit.

M^{me} DE SIVRY.

Je les trouve fort bien.

CAVOIS.

Font-ils déjà du bruit?

M^{me} DE SIVRY.

Je viens de les donner à Louvois.

CAVOIS.

A merveille :

Il sera contre moi d'une humeur sans pareille.

M^{me} DE SIVRY.

Pourquoi donc ?

CAVOIS.

Dans mes vers il verra son portrait :
Sous le nom de Cléante il est peint trait pour trait.

M^{me} DE SIVRY.

Je ne le savois pas. Ah ! quelle étourderie !

CAVOIS.

N'ayez point de souci, Madame, je vous prie ;
A lui-même aujourd'hui j'en aurois fait l'envoi.

JULIE.

Voici monsieur Racine.

CAVOIS, à M^{me} de Sivry.

Allons, seconde-moi.

C'est le cas d'employer toute notre éloquence ;
Il faut que nous rendions un grand homme à la France.

JULIE.

Je pense que sans moi vous lui parlerez bien,
Je ne veux pas troubler un si grave entretien.

SCÈNE V.

CAVOIS, M^{me} DE SIVRY, RACINE.RACINE, à *Cavois*.

Vous voilà revenu!

CAVOIS.

Pour repartir plus vite.

RACINE, à *M^{me} de Siory*.

Nous allons lui parler.

(à Cavois.)

Que je me félicite

De vous revoir encor.

CAVOIS.

J'ai hâté mon retour

Pour vous, Monsieur. Hier vous étiez à la cour?

RACINE.

Sans doute, et je n'ai pas regretté ma soirée.

CAVOIS.

Ni moi. Vous le savez, je vous l'ai consacrée ;
C'est vous dire, Monsieur, que je suis enchanté.

RACINE.

Ah, de ravissement, moi, je suis transporté !
De tous mes déplaisirs ce moment me console :
Le Roi m'a plusieurs fois adressé la parole.

CAVOIS.

Je n'en suis pas surpris, il aime les beaux-arts :

Un homme tel que vous doit fixer ses regards.
 Sous ce rapport du moins il prouve qu'il est juste;
 C'est ainsi que Virgile étoit reçu d'Auguste.
 Le cercle étoit brillant ?

RACINE.

Oui, brillant et nombreux.
 Tout ce que le royaume offre de plus fameux
 S'y trouvoit réuni. Je voyois avec peine
 Que vous n'y fussiez point.

CAVOIS.

Ma retraite soudaine
 Aura certainement produit un grand effet.
 De tous les entretiens elle étoit le sujet ?
 On me blâme tout haut, et tout bas on m'admire ;
 Allons, convenez-en ?

RACINE.

Je n'ai rien oui-dire.

CAVOIS.

On n'en a point parlé ?

RACINE.

Monsieur, je crois que non.
 Je n'ai pas entendu prononcer votre nom.

CAVOIS.

On n'a pas seulement remarqué mon absence ?
 Sans me fier beaucoup à leur reconnaissance,
 J'espérois exciter du moins quelques regrets :
 Ils valent encor moins que je ne le croyois.
 Vous voyez qu'à la cour c'est la règle établie,
 Le matin vous partez, le soir on vous oublie.

M^{me} DE SIVRY, à *Racine*.

Cela débute mal.

CAVOIS, à *Racine*.

Êtes vous convaincu ?

RACINE.

Permettez, je pourrais n'avoir pas entendu....

CAVOIS.

Ah, le public, Monsieur, vous rend plus de justice !

Et, s'il a quelquefois ses momens de caprice,

On le voit tôt ou tard honorer les talens,

Et ses derniers arrêts sont toujours excellens.

Comme au théâtre hier on vous combloit d'éloges !

Cè n'étoit qu'un seul cri : le parterre, les loges

La salle entière enfin, tout vous applaudissoit ;

Chacun parloit de vous quand l'acte finissoit.

Quel malheur ! disoit-on, Racine nous oublie ;

Il nous faut renoncer aux fruits de son génie !

Jugez si nos regrets n'étoient pas bien amers,

On venoit à l'instant de réciter vos vers.

RACINE.

Ce n'est pas, j'en conviens, mon plus mauvais ouvrage ;

Je sais qu'il fait plaisir.

CAVOIS, à *M^{me} de Sivry*.

Nous le tenons.

M^{me} DE SIVRY, à *Cavois*.

Courage !

RACINE.

L'affluence étoit grande, à ce qu'il me paroît ?

ACTE II, SCÈNE V.

42

CAVOIS.

Non : je ne conçois pas comment cela se fait ;
De chefs-d'œuvre pareils on devroit être avide.

RACINE.

Oui, l'on m'applaudissoit, et la salle était vide.
J'entends.

CAVOIS.

Les spectateurs n'étoient pas très-nombreux,
Mais ils étoient choisis.

RACINE.

Ah ! que l'on est heureux
De se voir applaudir dans une solitude !
Au théâtre, Monsieur, j'aime la multitude ;
Mais c'est qu'il ne lui faut ni bon sens, ni raison,
Et vous la trouverez aux farces de Scarron.
Ces jeux bas et grossiers lui plaisent davantage ;
Ce sont là les beautés que le siècle encourage.

M^{me} DE SIVRY, à Cavois.

Vous avez tout perdu.

CAVOIS, à Racine.

Monsieur, écoutez-moi.

RACINE.

Hier précisément je le disois au Roi :
Cet indigne Scarron.....

CAVOIS.

Ah ! juste ciel ! qu'entends-je !
Vous voilà compromis d'une manière étrange.

Est-ce qu'au Roi, Monsieur, l'on parle de Scarron ?
Comment avez-vous fait pour prononcer son nom ?

RACINE.

Mais en quoi, s'il vous plaît, ai-je encouru le blâme ?
Je ne puis concevoir.....

CAVOIS.

Demandez à Madame.

M^{me} DE SIVRY.

Songez donc que jadis Scarron fut marié....

RACINE.

Maladroit que je suis ! Je l'avois oublié.

CAVOIS.

Et la veuve étoit là ?

RACINE.

C'étoit en sa présence.

M^{me} DE SIVRY.

Vous avez fait, Monsieur, une haute imprudence.

CAVOIS.

C'est être malheureux, allons, convenez-en,
Pour un homme qui veut devenir courtisan.
Eh bien ! vous le voyez par ce qui vous arrive,
Il faut à tout moment être sur le qui-vive,
Eviter avec soin ce qui pourroit blesser,
Retenir un bon mot capable d'offenser,
Des petits riens de cour faire l'apprentissage,
Arranger son maintien, composer son visage,
Réfléchir tout un jour avant que de parler,
Et ne parler encor que pour dissimuler.

M^{me} DE SIVRY.

A de telles raisons je crois qu'il faut vous rendre,
On ne peut mieux parler.

RACINE.

Voulez-vous bien m'entendre ?

CAVOIS.

Eh ! que me direz-vous ? Je ne le conçois pas,
O ciel ! la cour pour vous a donc bien des appas.
Mais en qui, s'il vous plaît, aurez-vous confiance,
Si vous n'en croyez pas ma propre expérience ?
Car je fus courtisan, Monsieur, vous le savez ;
Je parle de malheurs qui me sont arrivés.
Eh bien, depuis hier je ne suis plus le même,
Je m'enivre à longs traits de ce bonheur suprême
Qu'à la suite des rois on n'a jamais goûté,
J'ai repris ma franchise avec ma liberté.
S'il faut vous l'avouer, mon courage m'étonne ;
Je vais, je viens, je parle, et je ne crains personne ;
Je donne un libre cours à tous mes sentimens :
J'en ai dit en un jour plus que depuis dix ans.

RACINE.

Je suis charmé de voir que vous soyez si brave ;
Mais qui vous dit, Monsieur, que je veuille être esclave,
Et que pour acheter de stériles honneurs,
Je vienne ici grossir la liste des flatteurs.
Non, c'est par-dessus tout la vérité que j'aime,
Et je vais commencer par la dire à vous-même ;
Je ne serai, ni franc, ni sincère à demi.

CAVOIS.

Voilà comme s'exprime un véritable ami.

RACINE.

Eh bien donc , croyez-moi , demeurez où vous êtes.
 Renoncez à briller au milieu des poètes ;
 On ne réunit pas tous les talens divers. . . .

CAVOIS.

Avant d'aller plus loin , avez-vous lu mes vers ?

RACINE.

Oui , Monsieur.

CAVOIS.

Ah ! j'entends ; ils sont mauvais sans doute.

RACINE.

Mais je ne l'ai pas dit.

CAVOIS.

Allons , je vous écoute ,

Parlez donc.

RACINE.

Vous voyez quel est mon embarras.

CAVOIS.

Enfin , qu'en pensez-vous ?

RACINE.

Ne les publiez pas.

CAVOIS.

De votre part , Monsieur , c'est un arrêt terrible ;
 Vous pouvez cependant n'être pas infallible.

RACINE.

Ah ! je ne prétends point. . . .

CAVOIS.

En tout autre moment

Je n'appellerois point d'un pareil jugement ;
 Mais la prévention quelquefois nous abuse :
 Sous ce rapport, Monsieur , souffrez qu'on vous recuse.
 Vous avez pour les vers un si mortel dégoût ,
 Que sans distinction vous condamneriez tout.
 C'étoit bien différent jadis ; je le répète ,
 Je vous en aurois cru quand vous étiez poète.

RACINE.

Ah ! renoncez à l'être , il en est encor temps ;
 N'apprétez point à rire à de mauvais plaisans.
 Un homme tel que vous évite avec scrupule
 Tout ce qui peut donner l'ombre du ridicule.

CAVOIS.

Quoi ! Monsieur...

RACINE.

Je vous parle au nom de vos amis :
 Demandez à Madame, elle est de mon avis.

M^{ME} DE SIVRY.

Moi , je suis à la fois et du sien et du vôtre ;
 Vous raisonnez si bien , mais si bien l'un et l'autre....

CAVOIS.

Ah ! je suis ridicule , et l'on va me railler !
 Dans un genre nouveau j'ai tort de m'essayer.
 Et qui vient m'adresser ces graves remontrances ?
 Un poète qui fait des projets de finances !
 Et quels projets encor !

RACINE.

Quoi ! mon plan...

CAVOIS.

Je l'ai lu.

RACINE.

En penseriez-vous mal si vos vers m'avoient plu ?

CAVOIS.

Je puis vous assurer que j'ai lu...

RACINE.

Je parie

Que vous vous occupiez encor de poésie :

La lecture d'un plan est alors sans attrait ;

On n'en peut bien juger pour peu qu'on soit distrait.

CAVOIS.

C'est mon opinion , franchement je l'exprime.

RACINE.

Peut-être en ce moment cherchiez vous une rime ?

CAVOIS , à *M^{me} de Siory*.

Pour le coup j'y renonce.

(à *Racine*.)

Allons , puisqu'il le faut ,

Vous avez fait un plan qui n'a point de défaut.

RACINE.

Je suis loin de penser...

CAVOIS.

Non , Monsieur , votre ouvrage

Peut seul sauver l'Etat ; je vous dois cet hommage :

Un si noble dessein sera bientôt rempli ;
 Vous serez à la fois Euripide et Sulli.
 Rendez , rendez la paix et l'espoir à la France.
 Du moins en m'éloignant j'emporte l'assurance
 De voir , grâce à vos soins prudens et généreux ,
 Le monarque content et les peuples heureux.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

RACINE , M^{me} DE SIVRY.

RACINE.

ALLONS , décidément il est incorrigible.
 Madame, vous voyez que j'ai fait l'impossible.

M^{me} DE SIVRY.

Il est piqué.

RACINE.

Comment , il s'en va furieux ;
 Il a failli vingt fois éclater à nos yeux.

M^{me} DE SIVRY.

Ses vers ne sont pas bons ?

RACINE.

Oh ! non , je vous l'atteste ;
 J'aurois pu franchement répondre comme Alceste :
 Mais un auteur n'est pas orgueilleux à demi ,
 Et je viens de me faire un terrible ennemi.
 Il va me décrier : le voilà qui commence ;
 Il n'a pas lu mon plan , je gage , et la vengeance

Le fait ainsi parler: Vous avez trop d'esprit
Pour n'avoir pas d'abord remarqué son dépit.

M^{me} DE SIVRY.

Vous n'en avez aucun, vous, Monsieur?

RACINE.

Au contraire;

Vous voyez mon sang-froid. Ah! puisqu'il persévère,
Ne le retenez plus, et laissez-le rimer;
Il en sera puni s'il se fait imprimer.

M^{me} DE SIVRY.

Ah! voici Clarencour; voyons ce qu'il annonce :
Sans doute de Louvois nous aurons la réponse.
Julie est avec lui.

SCÈNE VII.

RACINE, M^{me} DE SIVRY, JULIE,
CLARENCOUR.

RACINE.

COMME ils ont l'air troublé!

JULIE.

Je tremble.

M^{me} DE SIVRY.

Qu'est-ce donc?

CLARENCOUR.

Mon oncle est exilé.

M^{me} DE SIVRY.

De qui le tenez-vous?

CLARENCOUR.

Du ministre lui-même.

RACINE.

Savez-vous le motif?

CLARENCOUR.

Non. Dans le trouble extrême

Où m'a d'abord jeté ce coup inattendu,

Je n'ai rien demandé, je n'ai rien entendu.

Il me semble pourtant qu'il s'agit d'un ouvrage

Dont mon oncle est l'auteur.

RACINE.

Ce sont ses vers, je gage.

M^{me} DE SIVRY.

Ah! j'en ai peur, vraiment : tout à l'heure à Louvois

Je viens de les donner. J'ai remis à la fois

Votre plan et ses vers.

RACINE.

C'est cela ; tout s'explique :

Le Roi n'est pas ami du genre satirique ;

Je conçois sa colère.

JULIE.

Ah, mon Dieu, quel malheur !

J'aurai dorénavant tous les vers en horreur.

CLARENCOUR.

Voilà notre union qui devient impossible.

RACINE.

Qui peut à votre sort ne pas être sensible ?
 Pour moi j'en suis touché jusques au fond du cœur ;
 J'en veux, s'il est possible, adoucir la rigueur.

JULIE.

Comment ?

RACINE.

Le Roi m'a fait l'accueil le plus aimable,
 J'espère à vos desseins le rendre favorable :
 Pour peindre votre amour je n'épargnerai rien.

CLARENCOUR.

Ah ! vous réussirez, vous en parlez si bien !

JULIE.

Le verrez-vous bientôt ?

RACINE.

Dès aujourd'hui, j'espère.

JULIE.

N'y manquez pas, Monsieur.

RACINE.

Il vous tient lieu de père,
 Il doit vous rendre heureuse.

M^{me} DE SIVRY.

Un mot de vous suffit,
 Et votre plan, Monsieur, va vous mettre en crédit.

RACINE.

Je l'emploierai pour eux.

JULIE.

Me voilà plus tranquille.

CLARENCOUR.

Et mon pauvre oncle, hélas ! il est sûr qu'on l'exile.
Le voilà qui revient.

SCÈNE VIII.

RACINE, M^{me} DE SIVRY, JULIE, CLAREN-
COUR, CAVOIS.

M^{me} DE SIVRY.

QUE s'est-il donc passé ?

De l'exil, nous dit-on, vous êtes menacé ?

CAVOIS.

Oui, je suis indigné, Madame ; on me renvoie :
Voilà mes ennemis au comble de la joie.

RACINE.

Et sait-on le motif de cet ordre fâcheux ?

CAVOIS.

Ah ! ne m'en parlez pas, c'est un mensonge affreux.
On me suppose auteur d'un projet téméraire,
Où l'on a censuré les plans du ministère.
On en peut raisonner très-mal, je le conçois ;
Mais si quelqu'un l'a fait, certes ce n'est pas moi.

M^{me} DE SIVRY.

Ah ! juste ciel ! qu'entends-je ? on a pris l'un pour l'autre :
J'ai remis à Louvois son ouvrage et le vôtre ;
Je n'en saurois douter, il aura confondu.

CAVOIS.

Comment, il se pourroit ?....

M^{ME} DE SIVRY.

C'est un malentendu.

RACINE.

J'ai peine à concevoir qu'il ait pu se méprendre.

CAVOIS.

Mais rien n'est cependant plus facile à comprendre.
 Eh ! comment vouliez-vous qu'un ministre pensât
 Que vous vous occupiez des affaires d'Etat ?
 Mais il est naturel, Monsieur, qu'on m'en soupçonne.
 Ce travail fait par moi, n'étonnera personne,
 Car ce sont, entre nous, des objets que j'entends,
 Et qui m'ont occupé pendant plus de vingt ans ;
 Mais que l'un des soutiens de notre Melpomène,
 Qu'un auteur tant de fois couronné sur la scène,
 Se jette de plein gré dans des détails abstraits,
 C'est ce qu'assurément on ne croira jamais.

RACINE.

Il faudra bien, Monsieur, se résoudre à le croire,
 Je m'en déclare auteur, et même j'en fais gloire.
 Si le Roi par hasard les avoit accueillis,
 Satisfait de servir mon prince et mon pays,
 J'aurois dans leur bonheur trouvé ma récompense,
 Et consenti peut être à garder le silence.
 On recherche l'auteur, et je dois me nommer ;
 S'il mérite l'exil, je cours le réclamer.
 Ne redoutez donc plus une injuste poursuite ;
 L'honneur en ce moment me trace ma conduite.

Je vais chez le ministre, et c'est pour l'avertir
 Qu'étant le seul coupable, on doit seul me punir.
 Adieu, vous m'entendez ?

SCÈNE IX.

M^{me} DE SIVRY, JULIE, CAVOIS,
 CLARENCOUR.

CLARENCOUR.

O le fatal Mémoire !

CAVOIS.

Il n'en seroit point là s'il eût voulu me croire ;
 Mais me voilà pour lui dans un grand embarras.

JULIE.

De quoi vous plaignez-vous ? je ne le conçois pas.
 Tous vos vœux sont comblés.

CAVOIS.

Lorsque le Roi m'exile.

JULIE.

Vous vouliez le quitter, vous voilà bien tranquille.

CAVOIS.

Non. Quand je m'éloignois, c'étoit pour mon plaisir ;
 Mais je ne prétends pas qu'on me force à partir.

M^{me} DE SIVRY.

Vous restez ?

CAVOIS.

Qui : j'attends qu'on m'ait rendu justice,
 Cette affaire est fâcheuse, il faut qu'on l'éclaircisse.
 Je déteste la cour, mais ne la veux quitter
 Que s'il est bien constant que je puis y rester.
 Quel incident affreux !

JULIE.

Ah ! c'est nous qu'il chagrine ;
 Nous n'avions plus d'espoir que dans monsieur Racine,
 Et voilà tout à coup qu'il se trouve en danger :
 C'est notre protecteur qu'il faudra protéger.

CAVOIS.

Il est essentiel qu'aujourd'hui je paroisse.
 Mesdames, je vous quitte.

M^{me} DE SIVRY.

Un instant.

CAVOIS.

Le temps presse ;

(à Julie et à Clarendour.)

Ne me retenez pas, je reviendrai vous voir.
 Cet incident pour vous me donne de l'espoir ;
 Le Roi m'a cru coupable, il s'est montré sévère,
 Il ne tardera point à savoir le contraire :
 Une pareille erreur ne peut que l'affliger,
 Sans doute il essaiera de me dédommager ;
 J'aurai de ses bontés quelque grand témoignage,
 Je veux que votre hymen en soit le premier gage.
 Alors je partirai ; mais en quittant ces lieux,
 Il me seroit bien doux de vous savoir heureux.
 Suivez-moi, Clarendour, et vous verrez vous-même
 Ce que fera pour vous un oncle qui vous aime.

SCÈNE X.**M^{me} DE SIVRY, JULIE.****M^{me} DE SIVRY.**

JE l'avois bien prévu : voyez comme il saisit
LA moindre occasion de rentrer en crédit.
MAIS j'ai de mon côté des démarches à faire.
NE vous désolez pas ; avant peu, je l'espère,
NOS amis revenus d'une commune erreur,
VONT de tous leurs efforts hâter votre bonheur.

JULIE.

NE tardez pas long-temps, ma tante, je vous prie.
QU'il faut avoir de mal pour qu'un Roi vous marie !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAVOIS , CLARENCOUR.

CLARENCOUR.

Mon oncle , calmez-vous.

CAVOIS.

C'est une indignité ;

Non , jamais de la sorte on ne se vit traité :
Je vais , je cours partout , mais c'est en pure perte ;
Comment , dans tout Marly pas une porte ouverte !
Les bons amis de cour ! Ah , je les reconnois :
Il en est que pourtant j'ai comblé de bienfaits.
Mais n'importe : aujourd'hui la faveur m'abandonne ;
On diroit que jamais je n'ai connu personne.
De ma présence seule ils seroient effrayés ;
Et lorsqu'hier encore ils étoient à mes pieds ,
Le moindre égard pour moi leur sembleroit un crime.
Quand ils sauront l'erreur dont je suis la victime ,
Qu'ils vont être confus de leur déloyauté !
Si ce n'étoit un plan tout-à-fait arrêté ,
De rentrer en crédit j'aurois la fantaisie.
Il ne tiendrait qu'à moi , si j'en avois envie :

Sitôt que souffleroit le vent de la faveur,
 Vous verriez les ingrats revenir sans pudeur ;
 Car chez certaines gens il n'en existe aucune ;
 Ils changent aussitôt que change la fortune :
 L'art des transitions ne leur est pas connu.

SCÈNE II.

CAVOIS, CLARENCOUR, M^{me} DE SIVRY,
 JULIE.

M^{me} DE SIVRY.

EH bien ! mon cher marquis, vous voilà revenu :
 Il n'est plus question que de votre aventure ;
 Elle fait à la cour grand bruit, je vous assure.

CAVOIS.

Que dit-on ?

M^{me} DE SIVRY.

On gémit tout bas de votre sort ;
 Mais chacun dit tout haut que le Roi n'a pas tort.

CAVOIS.

On me prend donc toujours pour l'auteur du Mémoire ?

M^{me} DE SIVRY.

Quand je dis le contraire on ne veut pas me croire :
 « Racine homme d'Etat, cessez de plaisanter ;
 » Cavois est le coupable, on n'en sauroit douter. »

CAVOIS.

Voilà , je vous l'avoue , une injustice extrême.
 Il ne m'appartient pas de me vanter moi-même,

Mais je dois m'étonner d'une semblable erreur ;
Car s'il étoit de moi le plan seroit meilleur.

M^{me} DE SIVRY.

De vos talens, marquis, je suis persuadée.

CAVOIS.

Non, vous n'en avez pas une bien haute idée ;
Et pourtant si j'étois dans le gouvernement,
Les affaires, Madame, iroient bien autrement.
A demeurer encor cela me détermine.

CLARENCOUR.

Et vous ferez très-bien.

CAVOIS.

Voici monsieur Racine ;

Et vous verrez bientôt.....

SCÈNE III.

M^{me} DE SIVRY, JULIE, CAVOIS, CLAREN-
COUR, RACINE.

RACINE.

Je suis au désespoir :

Le ministre, Monsieur, n'a pas voulu me voir,
Et rien n'est expliqué.

JULIE.

Voici bien autre chose.

CAVOIS.

Comment ?

RACINE.

De son refus vous seul êtes la cause,
Et si pour mon travail le Roi vous a banni,
Pour vos vers, à mon tour, c'est moi qu'il a puni,
Car il m'en croit l'auteur.

CAVOIS.

Cela ne peut pas être.

RACINE.

Il m'a devant ses yeux défendu de paroître.
Voyez à quoi, Monsieur, vous m'avez exposé.

CAVOIS.

Ainsi le Roi n'est point encor désabusé ?

RACINE.

Non.

CAVOIS.

Vous en conviendrez, c'est très-désagréable.

RACINE.

Sans doute; être accusé quand on n'est pas coupable.
Qu'on punisse dans moi l'auteur du plan, d'accord;
Mais celui de vos vers, ah ! c'est un peu trop fort.

CAVOIS.

Oh ! sur ce point, Monsieur, nous pensons bien de même;
Et pour moi ce seroit un déplaisir extrême
Si des bontés du Roi je paroissais privé
Pour avoir fait un plan que j'ai désapprouvé.
Il va chasser, dit-on; j'irai sur son passage,
Et je lui dirai tout.

RACINE.

Monsieur, je vous engage
A ne lui rien cacher.

CAVOIS.

Vous serez satisfait,
Vous saurez avant peu tout ce que j'aurai fait.
Nous avons eu tous deux le malheur de déplaire,
Il faut nous consoler : nous irons dans ma terre ;
Mais du moins, si j'encours la disgrâce du Roi,
Je veux, en m'éloignant, qu'on sache bien pourquoi.
(Il sort.)

SCÈNE IV.

M^{me} DE SIVRY, JULIE, RACINE, CLAREN-
COUR.

M^{me} DE SIVRY.

Vous partirez ?

JULIE.

Monsieur, rendez-nous un service,
Puisqu'en tous cas il faut que le Roi vous punisse,
Pourquoi nier les vers dont il vous croit l'auteur ?
Il ne peut vous traiter avec plus de rigueur.
Un tel arrangement vous seroit profitable,
Car monsieur de Cavois ne seroit plus coupable,
Et de Sa Majesté fléchissant le courroux,
Il pourroit à son aise intercéder pour vous.

RACINE.

Juste ciel ! je prendrois de tels vers sur mon compte !
Non, je ne le peux pas sans me couvrir de honte.

JULIE.

Ah ! de grâce , Monsieur , faites-nous ce plaisir.

M^{me} DE SIVRY.

Allons.

RACINE.

Encore un coup, je n'y puis consentir.
 Oh ! qu'à mes ennemis je donnerois de joie ,
 Comme ils seroient ardens à saisir cette proie !
 Mais dès aujourd'hui même ils vont s'en emparer,
 Et je les vois d'ici prêts à me déchirer.
 Que dis-je ? en ce moment peut-être on les publie ;
 Peut-être que déjà l'infatigable envie
 Les a fait à Paris répandre sous mon nom.
 Ils sont, n'en doutez pas, dans les mains de Pradon.
 Ah ! je ne puis vous faire un si grand sacrifice.

CLARENCOUR.

Vos ennemis, Monsieur, auroient tant d'injustice !

RACINE.

Hélas ! en renonçant à de nouveaux succès,
 J'avois pensé me mettre à l'abri de leurs traits :
 Mais non ; sur mes écrits n'ayant plus de puissance,
 Ils ont calomnié jusques à mon silence.

M^{me} DE SIVRY.

Je ne vous entends pas.

RACINE.

Je vais vous le prouver ;
 Car le Roi , ce matin , disoit à son lever
 Que j'avois mes raisons pour ne plus rien écrire ,
 Et que depuis long-temps il avoit ouï dire

Que j'étois bien tombé ; qu'il ne l'avoit pas cru ,
Mais que mes derniers vers l'en avoient convaincu.

CLARENCOUR.

Il est un bon moyen , Monsieur , de les confondre ;
Par un nouvel ouvrage il faut vite répondre.

RACINE.

J'en serois bien tenté , je le dis franchement ,
Et je leur ferois voir. . . . Mais non , j'ai fait serment
De ne plus me soumettre à ce public frivole ,
Qui change chaque jour de victime et d'idole.

M^{me} DE SIVRY.

Sans rien faire pour lui vous pouvez vous venger.

RACINE.

Comment ? par quel moyen ?

M^{me} DE SIVRY.

Vous allez en juger.

Le Roi , vous le savez , dans sa munificence ,
Fut toujours le soutien de la noble indigence.
Saint-Cyr voit élever dans une humble grandeur
Les filles des guerriers tombés au champ d'honneur.
Le monarque leur prête un appui tutélaire ,
Ces enfans dans leur Roi trouvent un second père.
Ainsi , grâce au plus grand de tous les souverains ,
Un héros peut mourir sans laisser d'orphelins.
Vous avez à Saint-Cyr d'aimables interprètes ;
On récite les vers de nos premiers poètes ;
Mais de semblables jeux ne sont pas sans danger ,
Et l'on auroit , Monsieur , voulu vous engager

A traiter un sujet dont l'action sévère
Fut au profane amour tout à fait étrangère.

RACINE.

Quoi ! vraiment on auroit jeté les yeux sur moi ?
Mais ce seroit alors travailler pour le Roi.

M^{me} DE SIVRY.

Sans doute ; et comme on sait l'amitié qui nous lie,
C'est pour vous en parler moi qu'on avoit choisie :
Mais j'ai vu pour les vers votre extrême dégoût,
Vous auriez refusé, je gage.

RACINE.

Point du tout :

Vous m'avez mal compris. Je renonce au théâtre
Sans que de l'art des vers je sois moins idolâtre.
Je n'ai jamais changé. Malgré les envieux,
L'auguste poésie est la fille des cieux.
Hélas ! j'ai trop long-temps profané son langage ;
Je pourrai , grâce à vous , en faire un saint usage.

M^{me} DE SIVRY.

Ainsi, vous acceptez ?

RACINE.

J'accepte avec transport ;
Et, Madame, aujourd'hui je dois bénir mon sort.
Je l'obtiens la faveur que j'ai tant désirée,
Je vais enfin puiser à la source sacrée
Des écrits que le ciel a remis en nos mains
Pour servir de leçon et d'exemple aux humains.
Je disois : « Où trouver des bouches assez purses
» Pour rendre dignement ces sublimes peintures ? »

Mes vœux sont exaucés. Ah ! jamais , je le sens ,
 On ne m'aura prêté de si tendres accens.
 Plus de ces faux dehors dont la vertu s'afflige :
 L'illusion du moins aura tout son prestige.
 Que ce travail me plaît ! je me sens inspiré ;
 Tout mon temps désormais y sera consacré.
 Quel sujet aux beaux vers fut jamais plus propice ?
 Il semble qu'avec lui mon talent s'agrandisse.
 Je me ris cette fois d'un impuissant courroux ;
 Venez , je vous attends , censeurs bas et jaloux :
 Vous verrez avant peu si ma verve est glacée ,
 Et vous rendrez hommage à ma Muse offensée.

M^{me} DE SIVRY.

Oh ! qu'à vous écouter j'éprouve de plaisir !

JULIE.

Tâchez d'avoir toujours des méchans à punir.

CLARENCOUR.

Il n'est pas d'anciens torts qu'un tel succès n'efface ,
 Et vous voilà , Monsieur , sûr de rentrer en grâce.

M^{me} DE SIVRY.

Dites qu'il va jouir d'une haute faveur.
 Quel poète jamais eut cet insigne honneur ?
 Transportez-vous , Monsieur , dans ce noble auditoire ;
 Ah ! je vous vois d'ici , resplendissant de gloire ,
 Recevoir au milieu de ce cercle brillant ,
 Des mains de votre Roi la palme du talent.

RACINE.

Madame , croyez-vous que ce plan s'accomplisse ?

M^{me} DE SIVRY.

Allez voir de Saint-Cyr la digne protectrice,
Car de vous en parler elle avoit le projet ;
Mais comme hier, Monsieur, ne soyez pas distrait,
Et vous ferez alors votre paix avec elle.

CLARENCOUR.

Ah ! que pour nous servir l'occasion est belle !
Elle a, vous le savez, du crédit sur le Roi :
Un mot d'elle suffit.

M^{me} DE SIVRY.

Pour votre hymen, je croi
Qu'elle peut en effet vous être très-utile,
Car elle en a fait un beaucoup plus difficile.

RACINE.

Pour vous dès aujourd'hui je vais la supplier.

SCÈNE V.

M^{me} DE SIVRY, JULIE, RACINE, CLAREN-
COUR, UN VALET.

M^{me} DE SIVRY.

De qui vient cette lettre ?

LE VALET.

Elle est du chancelier.

M^{me} DE SIVRY, *lisant*.

« Sa Majesté, Madame ; a, d'après sa promesse,

- » Assuré le bonheur de votre aimable nièce :
- » Le Roi veut de sa main lui donner un époux ,
- » Et pour l'y préparer il a compté sur vous.
- » C'est un jeune guerrier, d'une haute espérance,
- » Et de qui la valeur égale la naissance. »

JULIE.

Eh bien!

M^{me} DE SIVRY.

- « Quant à son nom vous l'apprendrez de lui ;
- » Il doit avoir l'honneur de vous voir aujourd'hui ;
- » Et votre aimable nièce éprouvera, j'espère,
- » Que le Roi parle en maître , et qu'il agit en père. »

JULIE.

C'en est fait.

CLARENCOUR.

Je l'attends, ce héros si vanté ;
Je veux être certain qu'on ne l'a point flatté.

RACINE.

Jeune homme, calmez-vous.

JULIE.

S'il pense que je l'aime ,
Il est assurément dans une erreur extrême ;
Je sens que je le hais avant de l'avoir vu.
Je le détesterai quand je l'aurai connu.
Je n'ai pas, pour l'instant, d'autre réponse à faire.

CLARENCOUR.

Ah! mon oncle, c'est vous....

M^{me} DE SIVRY.

Prenez garde, ma chère..

SCÈNE VI.

M^{me} DE SIVRY, JULIE, RACINE, CLAREN-
COUR, CAVOIS.

CAVOIS.

Mes amis, mes amis, faites-moi compliment ;
Ah ! je ne n'aurai jamais un aussi beau moment.
Mais peut-être déjà savez-vous la nouvelle :
C'est le bruit de la cour.

RACINE.

Non, Monsieur; quelle est-elle?

CAVOIS.

Prenez part à ma joie, à mon ivresse. Eh bien !
Vous détournez les yeux, et ne répondez rien.

CLARENCOUR.

Ah, mon oncle !

JULIE.

Ah, Monsieur !

CAVOIS.

D'où vient cette tristesse ?

M^{me} DE SIVRY.

Le Roi vient de donner un époux à ma nièce.

CAVOIS.

Voilà tout ? Je le sais.

CLARENCOUR.

Vous le savez ! Comment ?

CAVOIS.

Je connois le futur.

CLARENCOUR.

Quel est-il?

CAVOIS.

Un moment.

Auriez-vous le dessein de lui chercher querelle?

CLARENCOUR.

Je ne répons de rien.

CAVOIS.

Et vous, Mademoiselle?

JULIE.

Je ne l'épouserai jamais de mon aveu.

CAVOIS.

Vous croyez.

JULIE.

Je le jure.

CAVOIS.

Eh bien, c'est mon neveu.

CLARENCOUR.

Se peut-il?

JULIE.

Quoi, Monsieur!

CAVOIS,

C'est lui, je vous l'assure.

Ah, ah! voilà déjà que vous êtes parjure.

CLARENCOUR.

Nous serons mariés, vous en êtes certain.

CAVOIS.

Oh ! pour cette fois, oui, vous le serez demain.
 Je viens de voir le Roi ; je suis dans le délire :
 Tout en m'apercevant il s'est mis à sourire.
 A la cour pour jamais me voilà retenu.

M^{me} DE SIVRY.

Et votre cordon bleu, vous l'avez obtenu
 Sans doute.

CAVOIS.

Pas encor ; mais je l'aurai, j'espère.
 On réussit toujours avec du caractère.

M^{me} DE SIVRY.

Il faut en convenir, vous en avez montré.

CAVOIS.

Ce grand prince ! Il m'a dit d'un ton si pénétré :
 « Je n'ai pas un sujet plus brave et plus fidèle,
 » Et vous m'allez quitter pour une bagatelle. »
 Le moyen de tenir à des accens si doux !
 J'ai pour toute réponse embrassé ses genoux.

M^{me} DE SIVRY.

Et vos vers.

CAVOIS.

C'est ici que je ne puis vous rendre
 Son extrême bonté ; je crois encor l'entendre :
 « Pour des vers de Racine ils seroient bien mauvais ;
 » Mais ils sont assez bons si vous les avez faits. »
 Voilà ce qu'il m'a dit.

M^{me} DE SIVRY.

Oh, comme c'est aimable !

CAVOIS.

Non, vous n'avez pas vu sa grâce inexprimable.

RACINE.

J'ai plus de joie encor que vous n'en éprouvez.
 Ah! ces mots dans mon cœur sont à jamais gravés;
 Cet instant, mes amis, me rend tout mon courage.
 Que je suis glorieux de l'illustre suffrage
 Dont m'honore aujourd'hui ce monarque puissant:
 En matière de goût c'est un juge excellent;
 C'est de tous les talens le protecteur auguste:
 Quel bonheur d'être né sous un prince aussi juste!

CAVOIS.

Ecrivez donc pour lui.

RACINE.

C'est aussi mon projet.

CAVOIS.

Vous allez travailler?

RACINE.

J'ai déjà mon sujet.

CAVOIS.

Enfin, j'ai triomphé de votre résistance:
 C'est un chef-d'œuvre encor que me devra la France.

RACINE.

Et moi, vous le voyez, je ne suis point ingrat;
 C'est un bon serviteur que je rends à l'État.

CAVOIS.

Vous allez de nouveau remonter au Parnasse.

RACINE.

Vous allez près du Roi reprendre votre place.

CAVOIS.

Oui ; mais pour les beaux-arts je n'ai pas moins d'amour :
On peut aimer les vers et rester à la cour.

RACINE.

Ah ! sans doute : l'esprit s'endort dans la retraite,
Et pour aimer la cour, on n'est pas moins poète.

M^{me} DE SIVRY.

C'est fort bien, vous voilà tous deux du même avis.

CAVOIS.

Ne nous séparons plus.

RACINE.

Soyons toujours amis.

CAVOIS.

Vous me mettez au fait des débats littéraires.

RACINE.

Moi, je saurai par vous comment vont les affaires.

CAVOIS.

Je vous suivrai partout dans le sacré vallon.

RACINE.

Vous serez mon Mécène.

CAVOIS.

Et vous mon Apollon.

RACINE.

Pour prouver qu'à jamais l'amitié nous rassemble,
A la cour, ce matin, il faut paroître ensemble.

RACINE ET CAVOIS.

Votre amitié m'assure un appui près du Roi.

CAVOIS.

Votre gloire, Monsieur, rejaillira sur moi.

L'histoire se taira sur ma noble origine ;

Elle dira : Cavois fut l'ami de Racine.

M^{me} DE SIVRY.

J'aime à voir entre vous un accord si touchant ;

Livrez-vous, mes amis, à ce noble penchant,

Et modèles parfaits de goût, de politesse,

Réunissez la grâce à la délicatesse.

En vous voyant ensemble on prendra quelque jour,

(à Cavois.)

(à Racine.)

Vous pour le bel-esprit, vous pour l'homme de cour.

20 JY 63

FIN.